

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XXXVII

RON. gardons un cœur léger ! L'obstacle qui se met dans notre chemin n'est qu'un préjugé, quelque chose d'insaisissable, d'intangible, devenu sans valeur. Je suis trop l'enfant de mon siècle pour ne pas être audessus des préjugés ; mais je suis trop l'enfant de mon père pour ne pas faire jusqu'au bout ce que je crois mon devoir. Offenser mon père ! — Non, Bruno, tu ne demandes pas cela de moi ! Toi qui conserves, avec la vénération du souvenir, les chambres désertes de tes parents morts, tu comprendras que je respecte ses cheveux gris. Nous trouverons notre voie quelque jour ; nous ne la voyons pas encore clairement, parce que notre vue est trop courte et troublée par le reflux ardent du sang vers le cœur. Alors des nuages passent devant les yeux, et tout devient grisâtre ; puis ces nuages se dissipent et pendant une seconde, on entrevoit le ciel bleu. Mon ciel bleu, c'est une certaine maison de Greifswald, où quelqu'un est assis, la tête dans ses mains, devant une montagne de savants papiers. Sur cette montagne, il y a une feuille de forme toute différente, où sont tracés ces mots : — "Mon adorée ! ma femme !" — Si cette image pouvait souvent se refléter dans mon âme, et percer les nuages détestés qui la voilent à mes yeux ! Tu sais, cependant, Bruno, que le soleil est toujours immédiatement derrière les nuages et qu'il a plus de force qu'eux ? Ce ne sont que des chimères, des préjugés de notre petite terre, qui s'imaginent tout d'un coup le soleil trop lumineux. Il me semble être au milieu d'un jardin pendant la tempête ; c'est un affreux spectacle ; on croit tout perdu, tout détruit. Le lendemain, il refleurit mille fois plus beau. Toutes ses fleurs sont pour toi. Avant l'orage, elles étaient closes et invisibles ; mais, au premier rayon du soleil, tout s'est épanoui dans un élan de joie intense. M'aimes-tu, Bruno ? Dis-moi, m'aimes-tu beaucoup ?

TON ULLA

XXXIV

Greifswald, 9 Juin.

Alors plus d'espoir ! C'est bien la vie, telle que je la connaissais, avant d'avoir plongé mon regard dans tes yeux pleins de lumière ; c'est elle avec tous ces fantômes du cerveau qui remplacent pour vous autres grands du monde la souffrance véritable, car souffrir est une loi, et vous ne pouvez lui échapper toujours.

Ma princesse a dû pleurer, elle est tombée à genoux devant son lit et s'est évanouie sous la colère terrible de son père. Et il me faut supporter cela ? Je suis tout à fait calme ; ne crains pas que j'aie une seule parole dure ; je ne veux pas te blesser, comme font ceux que tu nommes les tiens. Mais jamais je n'ai ressenti autant de haine et d'amertume, qu'au moment où j'ai lu ta dernière lettre.

Toutes trois, les trois dernières, me sont parvenues en même temps. D'abord, ce merveilleux cri d'amour, qui m'a ravi l'âme ; la première fois que tu m'écrivais : — "Toi" — et "Bruno !" Tu m'emportais jusqu'aux hauteurs, d'où je suis retombé tout au fond de ma terrestre bassesse, en lisant ta lettre du second jour. Vois-tu maintenant combien le plébéen, le démocrate, avait raison, lorsqu'il disait que la famille était le plus dangereux ennemi de l'homme ?

Oh ! mon enfant ! comment as-tu pu m'amener à une pareille situation vis-à-vis de ton père ? Ne t'a-t-il pas dit que cet homme devait être bien lâche, pour ne pas oser affronter sa présence, en charger une frêle jeune fille de solliciter pour lui ? Craignais-tu qu'il ne me fit subir un interrogatoire, et que l'homme du peuple n'eût rien à répondre au prince ? La fin de tout est la mort ; Ulla, je mourrais de grand cœur pour toi, — même de la main de ton père !

Enfin, tout cela est passé ! Il s'agit maintenant de l'avenir. Ton père refuse de te donner à moi de bon gré ; il reste à employer la contrainte, la force. As-tu du courage ? Toi seule en a besoin, car tout est entre tes mains. Et je sais que tu n'as pas ce courage ; je le sais, parce que je te connais. Tu t'attaches aux préjugés, tu les nommes *Devoir*, et tu agis contre la loi suprême de la nature, celle de l'amour.

Non, je ne te rends pas ta liberté, tant que tu m'aimeras. Toujours, tous les jours, je veux te prier et te conjurer, t'importuner et te poursuivre, jusqu'à ce que tu consentes à mettre de côté les lois du monde qui est le tien, pour venir à moi. Dis, Ulla, le jour où nous reverrons, ne sera-t-il pas plus beau que tous les mariages princiers de ta famille, de tes aïeules, de tes cousines, où la fiancée, écrasée sous ses draperies de soie, pâle comme son grand voile, suivie de pages ou de jeunes filles, marche, chancelante, à l'autel, entre les rangs envieux de toute une parenté, qui la critique et l'observe ; près d'elle, un adolescent en uniforme, souriant et gauche, ou peut-être un vieux pêcheur blasé, aux cheveux déjà grisonnants, décoré de tous les ordres d'Europe et d'ailleurs. Et cela t'aurait suffi ? Jamais ! Ou bien encore le dîner de gala, et la réception du lendemain ? Si tu désires tout cela, dis-le, tu auras des prétendants et des adorateurs en foule.

Quant à moi, ma gracieuse fiancée, je ne pourrais jamais me soumettre à votre étiquette de cour, même si les paroles offensantes de ton père ne se plaçaient entre lui et moi. Tu me les a cachées ; mais l'oreille de mon esprit les a entendues. J'aurais dû te dire depuis longtemps que je n'étais pas de votre sorte, lorsque tu me dépeignais ton existence, près de ce Rhin ensoleillé, où tout est chant et mélodie. Je ne le sentais pas alors, parce que l'inaccessible était devenu mon partage, parce qu'une étoile quittait sa sphère pour descendre jusqu'à moi. A présent, je me retrouve marchant sur la terre. Les nuages roses se sont, en effet, déchirés, et je revois au travers le même ciel, avec ses inapprochables étoiles, qui, depuis si longtemps, raillent les fils de la terre. L'amour lui-même est un malheur ; c'est la plus raffinée des souffrances avec lesquelles la mort mûrit les fruits